

Jean TEULÉ



L'histoire
du roi
qui ne voulait
pas mourir



L'histoire du roi
qui ne voulait pas mourir

JEAN TEULÉ

L'histoire du roi
qui ne voulait pas mourir

ROMAN



© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au sortir d'une nuit de pleine lune, sur une plage insulaire de mer très lointaine, des fruits et des fleurs naissent ensemble dans la lumière qui apparaît. En cette petite terre volcanique émergée, faisant partie d'un archipel d'une dizaine d'îles inhabitées, croît une variété d'arbres qu'on ne trouve nulle part ailleurs au monde et pouvant survivre au contact de l'eau de mer. De par la ténacité de leurs racines résistantes à la salinité du sol, se dressent de larges troncs au sommet desquels s'insère et s'étale à l'horizontale le fouillis d'un entrelacs de branches portant un feuillage dense en forme de coupole qui les fait ressembler à d'énormes champignons légendaires. À plusieurs mètres de hauteur dans l'une de ces endémiques plantes fabuleuses, parmi de coriaces feuilles persistantes qui les dissimulent, des hommes d'une Marine médiévale, torse et pieds nus mais jambes couvertes d'une paire de braies flottantes, sont allongés à plat ventre sur les branches et regardent. Crâne seulement chapeauté par un simple carré de toile blanche

que retiennent deux lacets noués sous le menton, ils demeurent ébahis. Ici, c'est comme un songe à leurs yeux. Contre les joues et les épaules de marins perchés, des fleurs éclosent à vue d'œil. Entre les pétales roses qui s'écartent, des fruits ressemblant à de minuscules dattes poussent aussitôt. Les hommes qui en croquent pour goûter s'étonnent de leur chair violacée. Devant eux, des souffles de l'aube bouclent et blondissent la chevelure des vagues qui approchent ; alors, dans l'arbre, une voix commande :

— En bas, laissez maintenant aller la femelle vers la marée montante !

Aux ordres, d'autres hommes, cachés derrière le gros tronc enlacé par une corde qui en fait plusieurs fois le tour, donnent du mou au lien puis observent sans tarder, tout près d'eux, l'éloignement d'une tortue de mer géante comme il n'en existe qu'aux abords de cet archipel et préalablement capturée la veille. La bête quitte l'ombre de l'arbre en claudiquant car elle est comme retenue en laisse par sa patte palmée avant gauche. Malgré tout, elle progresse vers le chant moussieux des premières vagues qui l'appellent. La corde entravante s'avère suffisamment longue pour que l'animal puisse aller nager en eau peu profonde. La jolie tortue femelle (sans doute quatre-vingts kilos tout de même) s'y ébat. Elle engloutit entièrement son corps sous l'écume puis remonte dans la lumière, toute ruisselante, projetant autour d'elle des milliers de gouttes de soleil. On croirait qu'un arc-en-ciel est tombé sur la courbe charmante de sa carapace. Entre de

beaux grands yeux noirs, ses narines semblent, dans l'air, souffler de l'or puis elle plonge à nouveau. Les hommes planqués dans les branchages attendent. La femelle, bec vers l'horizon, prend son élan pour filer en haute mer mais parce que les hommes derrière l'arbre retiennent le cordage tendu qu'ils lui ont ligoté à une nageoire, elle pivote brutalement, malgré elle, d'un demi-tour et présente son arrière-train au large ce qui crée un malentendu. La découvrant, de beaucoup plus loin en profondeur au ras des algues, on pourrait la croire faisant sa belle remuante et la confondre avec une aguicheuse. D'ailleurs bientôt et d'un peu partout, une vingtaine de têtes dressées de tortues mâles excitées montent à la surface en soufflant bruyamment. Les mâles en rut s'approchent de la plage et sont impressionnants (ça ne donne pas envie d'être la femelle). Ce sont là des bestiaux d'un poids autrement considérable, pesant largement leur quintal voire pour certains, plus que centaines, au moins deux quintaux peut-être trois. L'arrondi de leurs carapaces maintenant dépasse un peu le niveau de l'océan. Provoquant dans l'eau des tourbillons lents de sable qui jaunissent les vagues on devine que, flairant la femelle avec laquelle ils pourraient s'accoupler, les voilà qui peuvent marcher aussi vite que le permettent leurs lourdes pattes. Les marins mêlés aux fleurs et aux fruits exotiques de l'arbre de la plage les voient sortir de l'eau pour venir, dès l'aube, au rendez-vous qu'ils leur ont donné grâce à la femelle qui aura servi d'appât. Derrière le tronc, les hommes restés cachés tractent alors

la corde qui oblige la charmante tortue à revenir sur trois pattes vers l'ombre du vaste feuillage au-dessus duquel tombe, des dernières étoiles, une odeur de miel. D'ailleurs, dans l'arbre fantastique, on entend dorénavant s'agiter en masse confuse comme un essaim d'abeilles. C'est parce que tous les marins au torse nu sont en train de relever le bas de leurs braies grâce à un cordon qu'ils nouent à une ceinture afin de gagner en agilité pendant qu'ils constatent :

— Et voilà donc le moment de s'apprêter à accomplir notre étrange mission au terme de la plus lointaine expédition maritime du siècle partie de France !

Maintenant, presque complètement sortis de l'océan et poursuivant d'instinct la proie sexuelle forcée à les fuir, les colossaux animaux reproducteurs se mettent à balancer latéralement le cou et la tête en des mouvements saccadés. Progressant plus rapidement que la marée montante, en leurs beaux habits d'écailles luisantes qui dégagent autour d'eux une senteur saline, les voilà sous l'arbre d'où chutent en grappes comme des fruits mûrs une centaine de marins. Quelle surprise pour ces reptiles à carapace ! Ils n'ont pas le temps de réagir. Les hommes en paire de braies remontées à mi-cuisses, avec une parfaite synchronisation, se précipitent par groupes de cinq vers chacun des animaux qu'ils attrapent conjointement au ras du sol d'un même côté et qu'ils hissent jusqu'à renverser le mastodonte alors qu'un mousse s'étonne :

— Si longtemps après avoir quitté notre port d'attache de Honfleur, devoir foutre à l'envers des tortues géantes, quelqu'un saurait m'expliquer l'intérêt ?

Son voisin lui conseille :

— Tu demanderas à notre vice-amiral, vicomte de Falaise.

Un quartier-maître de deuxième classe intervient :

— Georges de Bissipat m'a répondu qu'il n'en savait rien lui-même mais m'a expliqué que s'il suffit de retourner les tortues sur le dos pour les immobiliser puisqu'elles sont incapables de se remettre, seules, à l'endroit, il ne faut pas les laisser longtemps ainsi. Cette position est dangereuse pour elles. Leurs poumons étant juste sous la carapace, les organes qui se trouvent dans leur corps vont, avec leur poids, les écraser et, ne pouvant plus respirer, elles mourront d'asphyxie. Ah mais, regardez matelots, voilà déjà les barques qui viennent les quérir !

Maintenant, c'est à dix hommes par animal qu'il faut s'y prendre pour les traîner sur le dos dans le sable puis les hisser dans de frêles embarcations où attendent des rameurs qui peinent à s'éloigner du rivage en direction d'un gros navire à voiles un peu au large et si richement étoffé qu'on ne remarque plus l'eau de l'océan. On peut lire en grandes lettres d'or gothiques *Le Sacre* écrit le long de sa coque. Depuis le bastingage de cette magnifique nef ventrue, toute pavoisée de drapeaux et de flammes qui claquent dans la brise de l'aube, d'autres marins font choir verticalement

des filets de pêche au bout de longues cordes lorsque accostent les premières barques chargées de tortues. Les lourdes bêtes, toujours retournées et maintenant coincées entre des mailles, sont hissées sur le pont du voilier où on les remet aussitôt à l'endroit, côté plastron. Le ciel, devenant bleu, se réfléchit contre leur carapace alors que, commençant pour certaines à être prises de convulsions, elles respirent à nouveau. Les remarquant encore sonnées et étourdies, depuis le balcon de la proue appelé *le château* parce que bordé de créneaux en bois, le vicomte de Falaise en culotte bouffante rayée, criant dans le cône en laiton d'un porte-voix, ordonne à tous de prendre grand soin d'elles :

— Il ne faut en percer aucune !

Certains des mâles reptiles à carapaces deviennent agressifs envers les hommes qui cherchent à les guider en les poussant ou les tirant. Ces tortues géantes tentent d'atteindre des marins pour les mordre, alors ceux-ci s'organisent. Afin de réduire les risques, par paire et presque couchés sur une carapace, ils utilisent une technique de contrôle qui consiste à faire glisser l'un son bras droit et l'autre son bras gauche sous les aisselles des nageoires avant de la tortue, puis à joindre leurs mains derrière sa nuque pour appuyer dessus. Ils appuient fort, trop aux yeux du vice-amiral qui descend du *château* précipitamment en leur reprochant cette double clef de tête pouvant être dangereuse pour les vertèbres cervicales des bêtes :

— Patiemment, vous allez y arriver sans les brusquer.

Tout le monde écoute messire Georges de Bissipat, marin expérimenté coiffé d'un bonnet plat agrémenté de plumes. C'est lui qui, déjà à bord de ce navire fleuron de la Marine nationale, après une visite en France du roi du Portugal, a reconduit Alphonse V de Honfleur à Lisbonne mais, là, c'est pour un autre chargement que ce vaisseau a été spécialement armé et aménagé. Le pont est percé d'une centaine de cuves métalliques emplies d'eau de mer vers lesquelles les hommes attirent la vingtaine de tortues déjà capturées en agitant devant leur tête un poisson qu'ils jettent dans une des cuves individuelles où plonge aussitôt l'animal marin qui y trouvera aussi au fond, une toise plus bas, des calamars, des crustacés, des algues, des méduses et même des éponges.

« Omnivores, ça bouffe de tout ces machins-là. Ils finiront nos restes et leur puissant bec écrasera les coquilles dures de n'importe quels huîtres, crabes, que remonteront nos filets de pêche », explique celui qui conduit le vaisseau de huit cents tonneaux avec trois cents hommes à bord pour une expédition extravagante, une folie plutôt, extrêmement coûteuse : quarante mille écus payés par un nouvel impôt levé sur les villes de Normandie sans que les contribuables soient informés de la raison de cette dépense.

— Que fait-on de la femelle attachée à l'arbre ? demande un major au vice-amiral.

— Allez aussi la chercher et nouez à la poupe du navire l'autre extrémité de la longue corde qui la retient par une patte. Ça lui fera retrouver des profondeurs maritimes. Demain, au lever du jour, elle resservira d'appât sur une autre plage de l'île vers laquelle nous allons naviguer et ainsi de suite jusqu'à ce que nous ayons toutes les cuves emplies.

Déjà des marins sont dans les voiles. Un singulier petit vent de mer leur sale les yeux. Aux deux tiers d'un très haut unique mât doré planté au milieu des cuves et dominé par un circulaire petit toit d'ardoises ressemblant à un clocher d'église, les matelots équilibristes osent s'aventurer sur la longue pièce de bois disposée en croix contre le mât. De cette vergue horizontale, après avoir dénoué des cordons, ils laissent s'abattre puis s'étendre une immense voile carrée d'un bleu azur fleurdelisé d'or. La nef alors tangue sur les flots. Sa coque pansue et instable ressemble à celle d'une noix. Elle est capable de déplacer trois cents hommes et bientôt sans doute cent tortues de mer géantes mais aux dépens de la vitesse et de la maniabilité. Au large, à peine plus contrôlable qu'une barque, voyager à son bord est toujours une redoutable épreuve. Malgré tout, le vicomte de Falaise décide :

— Contrairement à l'aller, pour rejoindre Honfleur, nous prendrons le risque de revenir par la haute mer plutôt qu'à la vue des côtes africaines qui nous ferait perdre du temps, et puis il faut que les tortues arrivent fraîches.

Des marins hochent la tête avec fatalité. La poussière qui les couvre est comme argentée. La brise de l'océan ravive des visages. Entre les dunes des territoires de l'archipel, ils voient l'océan bleu. Ils sourient. Pour l'instant il fait bon vivre et que ces îles sont vertes ! Près d'un matelot de Granville, un mercenaire portugais murmure :

— Isla verde.

L'autre, de son accent normand, s'extasie :

— Jamais je n'avais vu de si vive lumière !

Au même instant aux antipodes, dans la brumeuse France, sur une terre fertile entre la Loire et le Cher, un brouillard s'élève jusqu'à la fenêtre d'un deuxième étage. De l'autre côté et à gauche de ses carreaux à petits vitraux colorés en losanges, un homme en chemise de nuit, assis au bord d'un lit et coudes aux genoux, se tient le crâne entre les mains, râlant sous un bonnet de nuit à pompon :

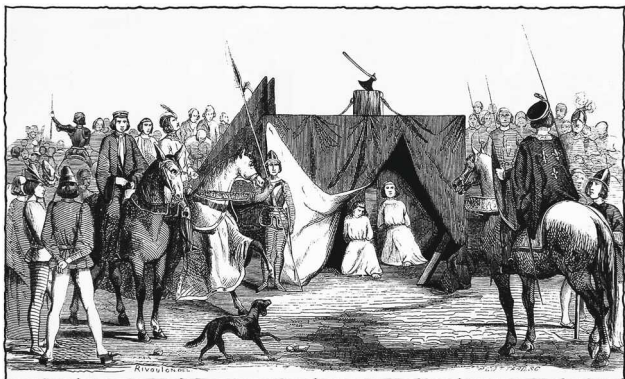
— Capitaine des gardes, qu'est-ce encore que ces cris que j'entends s'approcher dehors ?

Le capitaine ouvre la fenêtre pour tenter de discerner ce qui cause un lointain tumulte. Scrutant le paysage quasiment effacé, il parvient finalement à découvrir, tracté par un cheval, la silhouette d'une charrette dont le plateau est couvert de nourrissons hurlants entourés par des soldats. Les gesticulations des bras et des jambes des nouveau-nés, les cris poussés par leurs poumons, provoquent des volutes tournoyantes au-dessus du véhicule alors le capitaine des gardes, refermant la fenêtre, annonce :

— C'est l'heure de votre bain qui arrive, majesté.

Dorénavant, au centre d'une vaste galerie fraîche et à l'intérieur d'une cuve en étain, celui qui a été nommé majesté se baigne dans un liquide rouge d'où s'élèvent des ondulations de vapeur. Tout d'abord, avant-bras nus posés sur les rebords de la cuve, il les retire puis s'immerge entièrement au fond de l'étrange jus qui diffuse une odeur de fer tiède. Disparaissant totalement de sa surface, il y reste quelques secondes en apnée puis, ruisselant, il réapparaît tout sangui-
nolent et ferme ses yeux...

Samedi 4 août 1477



— Pourquoi, bourreau, je ne vois dans les robes blanches dont on les a revêtus, que deux des fils du duc de Nemours agenouillés sous l'estrade de l'échafaud ?

— Le troisième, l'aîné de neuf ans, va arriver, sire. On le placera au centre, coincé entre son cadet de sept ans et le benjamin de cinq ans.

— *Les lattes au milieu du plancher sont-elles suffisamment disjointes ?*

— *Oui, selon vos ordres, mon roi. Les armoiries du condamné, faudra-t-il que je les brise ensuite ?*

— *Bien sûr, tout comme je confisquerai ses biens. Et puis surtout, laissez relevé ce pan de drap noir qui entoure le lieu de la sentence pour que je puisse contempler aussi ce qui se passera sous le billot.*

Place de la halle à poissons, une foule parisienne avance vers la scène d'exécution promettant d'être un objet de curiosité. Les gens s'agglutinent derrière le monarque coiffé de sa couronne et aux épaules couvertes d'une cape fleurdelisée. Dans son dos, on perçoit des commentaires prudemment chuchotés :

— *En tenue d'apparat, fait rare chez lui, Louis le Onzième ne manque jamais d'assister à la décapitation d'un noble.*

— *Une fois déterminé à punir il devient inflexible et après ce que l'autre lui a fait il n'est pas dans un jour d'indulgence mais quelqu'un comprend-il la présence également de maintenant trois enfants aux poignets liés dans le dos ?*

Concernant cette incongruité jamais vue lors d'une peine capitale, près de Louis XI, le président du parlement, d'un murmure soufflé contre la nuque royale, tente un amadouement :

— *Tout de même, majesté...*

— *À délit exceptionnel, punition exceptionnelle !*

— *Ce Jacques d'Armagnac avait compté pour vous.*

— *Je l'avais tant choyé.*

— *Et puis ?*

— *Il m'a trahi trois fois et ça a été moins drôle. Quel homme, finalement, est-ce donc que ce duc ? demande le monarque en pivotant très peu sa tête vers le président du parlement. Est-il d'un autre métal que les autres princes de mon royaume ?*

— *C'est un descendant de Clovis.*

— *Chaque fois que n'importe lequel de mes vassaux indociles se lève contre ce que je représente, je fauche l'épi près de la racine. La moisson fut déjà souvent sanglante. S'il y a sur la terre une joie qui m'est complète et sans mélange, s'il y a une véritable volupté, c'est celle de châtier un complotiste et je suis toujours le maître des événements. Aucun être ni jamais absolument rien n'arrivera à bout de moi. Ma personne royale est l'arche de la France ! À qui veut y toucher, la tête tombe et voilà qu'arrive celle du duc de Nemours qui va s'écrouler sur le plancher.*

Parce que gentilhomme, Jacques d'Armagnac, quarante-quatre ans, est conduit au supplice sur un cheval couvert d'une housse noire jusqu'au bas d'un escalier placé sur un côté. Devant le billot, un héraut d'armes annonce solennellement au public :

— *Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, condamné à mort pour conspiration et machination, coupable de lèse-majesté, aura le cou tranché à la hache !*

Sous l'estrade, dans la pénombre où rien ne se meut mais scrutés par le souverain en face, les

trois jeunes enfants du duc, à genoux et vêtus de blanc, comme parés pour une horrible fête, entendent tout d'abord des bruits de pas au-dessus de leurs têtes puis un grand choc produit par le maître des hautes œuvres. Ils croient ensuite sentir goutter du plancher des larmes mais ils se trompent, c'est du sang de leur père. Entre les lattes disjointes, il ruisselle soudainement en une ondée affreuse qui inonde leurs chevelures, leurs visages, leurs épaules et jusqu'à sous la taille de leurs robes qui étaient immaculées. Le sang dont ils sont nés s'écoule sur eux : raffinement de barbarie inutile qui fait s'exclamer des « Ho ! » parmi les spectateurs écœurés :

— Que penser de cela ?

— Que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Tous se disent que l'anecdote des fils de Jacques d'Armagnac mis sous l'échafaud paternel fera date, surtout quand ils voient que des soldats les en sortent tout couverts d'hémoglobine et qu'ils comprennent qu'en cet état les enfants seront emprisonnés. Louis XI est venu l'annoncer à la tête détachée du duc de Nemours qui a roulé en bord d'estrade :

— Félon qui m'a trahi trois fois, je vais jeter vos trois fils dans la nuit des cachots creusés sous la Bastille. Toujours revêtus de leurs robes souillées de votre sang et enfermés dans des cages biseautées afin qu'ils ne puissent s'y tenir ni debout ni couchés, ils seront battus deux fois par semaine et tous les mois on leur arrachera

une dent. Je ne les ferai libérer que tous les trois édentés.

Derrière le monarque, beaucoup s'éloignent en titubant :

— Capturé par ce roi, mieux vaudrait être une viole entre les pattes d'un ours !

Sortant d'un souvenir en même temps que de son bain de sang, Louis XI avoue :

— Je regrette.

— Vous, regretter quelque chose, sire, se peut-il ?

— Je regrette qu'il n'y ait bientôt plus de nourrissons dans les hameaux des environs.

Après avoir appuyé ses avant-bras sur les rebords de la cuve en étain, le monarque est parvenu à se lever, aidé par des domestiques qui versent ensuite des brocs d'eau sur lui afin de le rincer. Dans la vaste galerie du deuxième étage dont les fenêtres ont été ouvertes sur une cour fortifiée et la campagne avoisinante on ne distingue, du profil royal à contre-jour, que les contours blanchis de son énorme crâne, de son dos voûté et de son nez très proéminent, car le brouillard s'est dissipé. Aux cieux où semble luire un dernier météore, la rosée en l'air s'évapore. Par cette fraîche matinée, Louis ne s'occupe plus maintenant que du bruit des



14240

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 16 septembre 2024*

Dépôt légal septembre 2024
EAN 9782290405949
OTP L21EPLN003726-631297

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion